

LÀ OÙ LES CHANSONS
SE RENCONTRENT

Serge

FRANÇOIS HOLLANDE

« LES CHANSONS ONT FAIT CE QUE JE SUIS »

M : « CRITIQUEZ-MOI, ÇA M'EXCITE! »

MÉLANIE LAURENT OUVRE SON FRIGO ET... SON LIT

LES BONS PLANS BOUFFE DE **LUCE**

LA CANTATRICE **NATALIE DESSAY** KIFFE JOEYSTARR

OÙ EST PASSÉ LE **ROCK FRANÇAIS** ?

- Moderne*
- Curieux*
- Amoureux*

Étienne
DAHIO
vieillit bien

L 14346 - 5 - F: 5,00 € - RD



ÉTIENNE

DAHO

*“Jeune,
certainement pas.
Moderne,
je l’espère!”*

ENTRETIEN : PATRICE BARDOT ET DIDIER VARROD/PHOTOS : KARIM SADLI POUR SERGE
STYLISTE DIANE BOULANGER / GROOMING DAMIEN BOISSINOT ET ADRIEN PINAULT
VESTE SMOKING ET JEAN DIOR HOMME / CHEMISE AGNÈS B. / CHAUSSURES CHURCH

À 55 ans et une belle collection de disques d'or, Étienne Daho refuse d'être un chanteur installé. Avec Jeanne Moreau, il vient de chanter Jean Genet mais n'oublie pas pour autant ses années new wave. Rencontre avec un éternel jeune homme qui vieillit bien.



I

Il existe un miracle Étienne Daho dont nous aimerions tous connaître le secret. Sans jamais pactiser avec le diable, Daho, depuis trente ans, traverse les époques et les modes musicales éphémères sans jamais renier ses valeurs initiales, construites à longueur d'écoute du Velvet Underground, de Françoise Hardy et Léo Ferré. Quel autre artiste français a réussi le pari, supposé perdu d'avance, de réunir l'énergie de la new wave et la richesse mélodique de la pop

music tout en ne cessant jamais d'expérimenter? À l'image de sa dernière adaptation du *Condamné à mort* de Jean Genet où, associé à Jeanne Moreau, il lance un cri d'amour universel qui sonne aussi comme un chant de révolte. C'est par une journée quasi caniculaire d'un printemps irréel que nous avons rencontré cet éternel équilibriste, entre légèreté et gravité, incarnation d'une génération qui a grandi dans les années 80 avec l'illusion du grand soir mais aussi avec le spectre tentaculaire d'un libéralisme sans pitié. Disponible et souriant, Étienne Daho est ravi car il "n'a absolument rien à vendre". Ou presque...

Serge: Il y aura trente ans en novembre sortait *Mythomane*, votre premier album. Quelle image vous vient à l'esprit quand vous repensez à cette époque?

Étienne Daho: C'était un processus fou de parvenir à enregistrer des maquettes. Je n'avais pas de matériel chez moi, tout de suite il fallait entrer dans le "temple sacré", même si c'était juste un studio dans les environs de Rennes. Les maquettes de *Mythomane* m'ont coûté 15 000 francs, j'ai mis six ans à les rembourser. (rires) Nous allons sortir justement en novembre prochain une édition augmentée de cet album avec quarante-trois titres. Il y aura toutes les maquettes, dont certaines que je ne connaissais même pas avec Richard Dumas à la guitare, on nous entend rire, parler. C'est plus qu'un disque. On voit le développement de quelqu'un en train de se trouver.

C'était intimidant d'enregistrer un premier album?

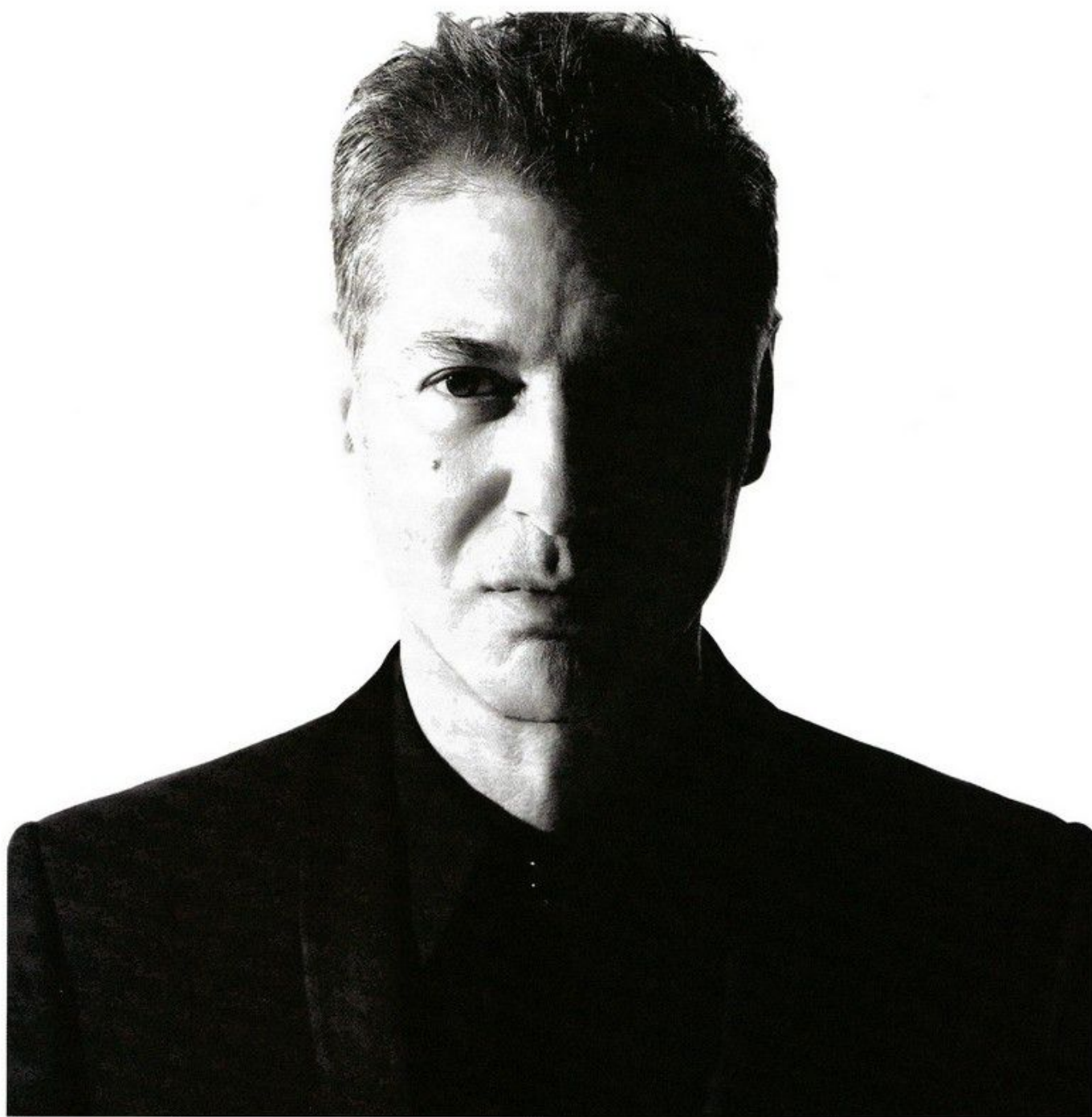
Je devais être un peu inconscient quand j'ai fait ce premier album. Au début, je faisais de la musique en cachette. Cela m'a pris un peu de temps de l'afficher au grand jour. Le déclic est survenu quand j'ai rencontré Elli et Jacno, j'ai senti que j'avais une famille d'esprit. Ça m'a encouragé à leur en parler et ils m'ont répondu: "Continue dans cette voie, c'est bien!"

Que représentaient alors Elli et Jacno pour vous?

Je trouvais les chansons du premier album des Stinky Toys (*le premier groupe d'Elli et Jacno, ndr*) très déchirantes. Cette dimension me parlait. J'étais moi-même quelqu'un de très déchiré, mais suffisamment aimable pour qu'on ne le voit pas. (rires) À l'époque, personne ne voulait entendre parler des Stinky Toys, et, malgré mon inexpérience, je leur ai organisé un concert à Rennes. Pourtant, j'étais un étudiant sans le sou, j'étais complètement ébloui d'avoir pu faire ça. Les gens sont entrés en force donc on a perdu beaucoup d'argent, mais j'en avais rien à foutre. Ce qui m'intéressait c'était de les voir, et j'ai tout laissé tomber pour aller au premier rang. J'ai passé une soirée absolument divine! (rires) Après le concert, il y a eu une tempête de neige épouvantable, mais bénie en fait, car ils ne pouvaient pas rentrer à Paris. Je n'avais pas les moyens de leur payer l'hôtel alors je les ai invités à dormir chez moi, dans mon appartement glacial du centre de Rennes. Il n'y avait pas de chauffage, il faisait -12°! Une copine m'a prêté un petit chauffage électrique, j'ai acheté de la bière, de la Valstar, c'était ce qu'on buvait à l'époque, et on a bu jusqu'au petit matin en refaisant le monde. Je me suis dit: ça y est, ce sont des amis pour la vie. C'était naturel et très spontané, on est restés en contact. C'est une relation qui a duré jusqu'à aujourd'hui.

Jacno, disparu en novembre 2009, c'était un peu votre face noire?

Ma face noire, elle est bien là, je la gère, c'est le conflit permanent, mais j'ai un instinct de vie. Je suis un enfant de la guerre, j'ai passé toute mon enfance en Algérie, je suis arrivé en France à 7 ans en 1964. J'ai vu de manière très proche le sang, la séparation, la mort. J'ai un instinct de survie qui date de cette époque. En l'absence de mon père, j'ai dû endosser le rôle de chef de famille à l'âge de 5 ans. Cela m'a rendu assez solide. Évidemment, je fais partie d'une génération qui a fait n'importe quoi, qui a beaucoup baisé, qui s'est



beaucoup défoncée mais j'ai toujours eu au fond de moi la sensation que la vie était très précieuse. Je me suis plus dirigé vers la lumière.

“Amoureux solitaires” que vous reprenez dans l’album hommage à Jacno, c’est la chanson type des années 80 ?

C’est un peu l’hymne des jeunes gens modernes. J’aime bien ce qui est à double lecture, comme cette chanson : elle a un emballage très futile mais un texte très sombre. C’était très difficile de faire

un choix, je me suis longtemps demandé quoi faire. Le grand tube de Denis (Quillard, alias Jacno, nldr), c’est quoi ? C’est “Amoureux solitaires” et je me suis dit que c’était celle-là que j’allais reprendre. Même si la version originale de Lio est parfaite et, pour avoir fait beaucoup de reprises dans ma vie, je pense que l’on ne dépasse jamais les originaux.

Comment expliquez-vous cette folie persistante autour des années 80 ?

Il faut toujours vingt ans minimum pour

se rendre compte de la valeur des choses. Dans les années 80, on n’écoutait que des disques des années 60, on redécouvrait les albums de Bardot, les yéyés, les papiers peints, les films, les voitures de ces années-là. Et puis les années 80, c’est une époque révolue dans laquelle on avait la volonté de dégager les grands frères un peu “babos” avec les cheveux longs, on avait l’énergie de se dresser contre le passé et de créer des choses nouvelles. Tout le monde montait sur scène sans savoir jouer d’un instrument.

C'est ce qui m'est arrivé quand j'ai joué aux Transmusicales, je n'avais jamais chanté de ma vie et le mois d'après, j'avais de très bonnes chroniques dans *Actuel*, *Rock&Folk* et *Best*. C'était inespéré, un truc de fou.

Êtes-vous toujours un jeune homme moderne ?

Je ne suis certainement plus un jeune homme. (*rires*) Moderne ? Je l'espère. La modernité, c'est d'être toujours bouleversé par l'instant qui passe, c'est d'être là. On parlait de *Mythomane* tout à l'heure, je n'ai pas du tout la nostalgie de cette période, je garde tout ce qui est bien en moi pour continuer. Je suis quand même bien fracassé, mais j'ai fait "ami-ami" avec tout ça et ça se passe bien, dans une espèce de sérénité intranquille. La modernité, c'est peut-être aussi d'avancer avec tout ça. Par ailleurs, je suis aussi intéressé par ce qui se passe. Ça m'arrive toujours d'être très étonné par la découverte d'un nouvel album ou de nouvelles chansons.

Est-ce que le passé peut vous déranger ?

Non, je l'aime ce passé, il ne me dérange pas du tout, je veux juste qu'il n'empiète pas trop sur le présent. C'est compliqué parce que les gens sont très nostalgiques. Ils regrettent que vous ayez changé, que vous preniez des cheveux blancs, que vous ne refassiez plus "Week-end à Rome". Je ne pourrais plus faire cette chanson aujourd'hui, sinon je serais mort depuis très longtemps, mais il y a une nostalgie qui vous fige dans le passé. Les gens vous en veulent de bouger, de grandir, de tenter des choses. Sur certains albums, la réaction des gens était très hostile.

Le *Condamné à mort* fait partie de ces expériences déroutantes pour une grande partie de votre public...

Il n'y a que les gens qui écoutent vrai-

ment mes disques qui comprennent qui je suis. Je dis ça sans aucune amertume. J'ai la chance d'être toujours là au bout de trente ans et de pouvoir mener ma carrière comme je le veux. Je n'aurais jamais imaginé avoir cette liberté quand j'ai commencé. Tout est pareil pour moi : faire un album de chanson française comme *L'Invitation* ou adapter Jean Genet. C'est une expérience au présent, j'en retire tous les jours quelque chose, j'ai réussi à faire un projet à mon rythme en créant mon label pour avoir un sas de liberté. La présence de Jeanne Moreau a été également très importante. Ce que j'aime beaucoup chez elle, c'est sa jeunesse, elle ne renonce jamais et ne sacrifie jamais à la qualité, elle met toujours son art au centre de sa vie.

Faire ce disque avec elle, c'était une évidence dès le départ ?

Non, je ne pensais pas avoir de partenaires. Elle est venue me voir à l'Olympia après un concert de ma dernière tournée, et m'a dit à quel point elle avait aimé le concert, m'en parlant comme si c'était un film. Elle avait été bouleversée par ma version de "Sur mon cou", tiré justement du *Condamné à mort*. Alors j'ai osé lui demander de le faire avec moi, elle m'a dit oui et on s'est tapés dans la main. Je voulais la faire chanter mais elle préférerait lire. Quand elle trouvait que c'était trop masculin, c'est moi qui m'y collait. C'est un ovni, mais c'est un disque qui parle de la passion, de l'amour fou fantasmé comme on espère que tout le monde le connaîtra un jour.

Patrick Zelnik, le PDG de Naïve, la maison de disques qui a sorti le *Condamné à mort*, a très mal pris le fait que vous ne signiez pas chez lui pour votre prochain album, qui sera forcément plus accessible...

J'ai fait un choix que je ne me sens pas obligé de justifier. Patrick Zelnik compte pourtant beaucoup pour moi et si on ne

peut pas faire le futur, on ne défera pas le passé. Il restera la première personne qui m'a signé sur un label et j'ai toujours beaucoup de gratitude pour lui, mais, pour autant, je ne me sens pas endetté ! Pour être le plus informatif possible, je devais à Virgin/EMI un dernier album, ce fut *L'Invitation* qui par chance a été disque de platine et Victoire de la musique. C'est quand même bien de partir la tête haute d'un endroit. Il était question que je continue avec eux, mais toutes les maisons de disques m'ont fait de très bonnes propositions. On se rend compte dans ces moments de sa propre valeur. Depuis que Patrick (Zelnik) a fondé Naïve, il avait très envie de travailler avec moi. *Le Condamné à mort* et l'image de sa maison de disques semblaient être un très bon mariage et ça l'a été, mais ça n'induisait pas qu'il y ait une suite. Après, je pense que la colère est mauvaise conseillère mais la violence de sa réaction est certainement à la hauteur de sa déception. J'espère qu'on aura l'occasion de se retrouver face à face pour que je lui dise ce que j'ai à lui dire.

En attendant, avez-vous une idée de ce que sera votre prochain album ?

Depuis 2007, je n'ai pas écrit de chanson. Je suis plein d'idées qui ne demandent qu'à sortir. Je fonctionne comme une turbine qui marche en permanence et, s'il n'y a pas une purge comme un album, je pourrais devenir fou. J'ai un cahier sur lequel j'écris plein de bouts de phrases, des mots. Dans l'esprit, je crois que cela va être une sorte d'*Eden* sans le côté électronique.

Avez-vous eu des coups de cœur pour des nouveaux groupes ces derniers mois ?

J'ai toujours été un grand amoureux de la musique et des musiciens, c'est ce qui me nourrit tous les jours et me fait continuer. Il y a tellement de chemins pour parvenir à la chanson ou à l'album parfait que

“ J'adore chanter
sur scène, c'est
un moment
unique : avant
c'est mort,
et après ça
n'existe pas. ”



c'est une quête perpétuelle. Je suis donc toujours très intéressé de voir comment les autres y parviennent. L'album de The Last Shadow Puppets, c'est le disque de ces cinq dernières années qui m'a le plus bouleversé et aujourd'hui j'adore celui de Miles Kane, qui est justement la moitié de The Last Shadow Puppets. Et puis aussi l'album de Pete Doherty, le dernier Cat Power... Je reste aussi à l'écoute de la musique électronique, d'ailleurs il y a des jeunes gens que j'aime beaucoup comme The Shoes, Siskid ou Wagner qui se sont collés à des remixes d'"Amoureux solitaires". Je ne sors plus trop en club même si je vais souvent à Ibiza, où la présence des clubs est si forte que je suis toujours connecté d'une certaine manière à cette musique. Mais j'ai beaucoup plus envie aujourd'hui d'écouter des instruments acoustiques, de revenir à des bases, des chansons, de ne pas utiliser des sons comme prétexte pour faire des chansons mais plutôt que ce soit une suite d'accords et un texte qui soient le prétexte à trouver des arrangements.

Des chansons politiquement ou socialement plus offensives, ça vous tente ?

Non, pas du tout. Toutes mes chansons ont toujours été des messages personnels mais le social commence déjà par les relations à deux. (rires) Je ne suis pas complètement déconnecté des changements de société, cela me remue beaucoup mais je ne sais pas en parler. Comme

tout artiste, je peux apporter un message d'apaisement en créant des parenthèses enchantées mais je ne peux pas forcer ma nature et je ne connais pas de chansons qui aient changé le monde. Je suis un affectif, pas un politique, je ne suis pas le genre de mec qui met sa signature en bas d'une pétition ou qui descend dans la rue.

Vous êtes un grand voyageur, aujourd'hui vous êtes à Paris, quelle sera la prochaine destination ?

Quand je suis à Paris, je me sens comme un touriste, donc c'est génial. J'aime beaucoup Ibiza, c'est une fausse Algérie avec des boîtes de nuit ! C'est très proche de l'Afrique du Nord : la végétation, l'air. J'éprouve les mêmes sensations, ça me permet de retrouver ce paradis perdu. Mais j'ai vécu aussi deux ans à Londres, Lisbonne, New York, Barcelone et je vais m'installer à Rome. Il faut que je mette des remparts pour écrire, que je sache m'isoler. Rome, c'est la présence de la beauté, et puis je n'ai pas encore vécu en Italie, je ne voudrais pas mourir sans avoir passé du temps là-bas. Pour écrire, il faut se confronter à des choses nouvelles, je suis incapable d'écrire de la fiction, je trempe ma plume uniquement dans mon quotidien.

Vieillir, vous le vivez comment ?

Ce n'est pas un problème. Je découvre tous les jours des choses très intéres-

santes. Le fait aussi d'être entouré de gens plus âgés et de voir à quel point ils sont bien, c'est très encourageant. La proximité avec Jeanne Moreau m'enseigne énormément de choses, me donne beaucoup de courage et de foi en l'avenir. Et quand je vois des artistes comme Jacques Dutronc et Françoise Hardy, je trouve qu'ils vieillissent avec beaucoup de grâce et d'élégance.

Vieillir, c'est bien uniquement si l'on ne renonce pas...

Il ne faut jamais renoncer, que l'on soit jeune ou vieux. Être vivant, c'est une attention de chaque instant, je me répète peut-être, mais c'est vraiment ça. Il n'y a pas de place pour la nostalgie. J'adore chanter sur scène, c'est un moment unique : avant c'est mort, et après ça n'existe pas. Pendant qu'on chante, on est vraiment dans l'instant, il peut arriver n'importe quoi...

Êtes-vous amoureux aujourd'hui ?

Mais je serai amoureux jusqu'à ma mort ! (rires) J'ai toujours une histoire en cours... ●

Le Condamné à mort
(Radical Pop Music/Naïve)

Les 30 juin et 2 juillet en concert à Paris
(festival Days Off)

dahofficial.com